

# Aller-retour

Peggy Lafargue

Dehors le vent soufflait fort. L'homme ferma la porte, laissant derrière lui la rue désolée. Un rapide regard circulaire lui confirma que rien n'avait changé, tout était en ordre, comme toujours. Le plaid rouge sur le canapé, le vase sur la table, les livres sur leurs rayons, classés par auteurs. Le chat aussi était sur son coussin habituel, prisonnier de ses rituels. Une grande fatigue envahit l'homme, une fatigue anormale, disproportionnée. Elle tenait à la fois de la sensation d'étouffement et de l'épuisement moral, de la certitude qu'il ne pouvait rien faire pour insuffler de la vie à tout cela. Pour les autres il ne manquait de rien, et même, tout lui souriait. Il n'avait plus qu'à procréer pour parfaire l'image. Elle en parlait d'ailleurs depuis quelques semaines. Il savait que l'idée avait fait son chemin, elle était prête. Il savait aussi qu'il ne le serait jamais. Un enfant scellerait sa vie d'un sceau gluant. Il devait être anormal, jamais il n'oserait en parler, même pas à son ami le plus proche. Il s'était demandé s'il ne s'en ouvrirait pas à sa mère mais il avait repoussé l'idée avec horreur, se cabrant à l'idée qu'elle s'immisce à ce point dans ses pensées intimes. Il était décidément très seul et cette solitude le fit paniquer,

comme un vertige. Il se surprit à fixer son chat avec l'espoir que ce dernier puisse avoir une compréhension profonde de son état. Quelle misère.

Il alla dans la cuisine, ouvrit le réfrigérateur et là encore la pérennité de son univers lui sauta à la gorge : les steaks, la salade en sachet, la fêta, le pâté de campagne, les œufs... tout était à la même place. Cela lui coupa l'appétit.

Alors il alla dans la salle de bain dans l'espoir de se détendre grâce à un bain chaud. Mais la vue de l'éternel savon liquide au gingembre, des brosses à dents mauve et jaune, du tapis de bain qui séchait, lui leva le cœur. Il n'y avait pas d'issue. C'était la nausée, le rejet complet. Il s'était expulsé de son monde, et cela s'était fait sans qu'il s'en aperçoive, brusquement. Impossible d'être à nouveau solidaire avec cet appartement, avec cette vie. Impossible de faire semblant.

Dehors le vent soufflait toujours. Il prit des rues au hasard. La grande ville le protégeait, le cachait, l'enveloppait de sa présence rassurante. Il était un homme qui marchait dans la rue, en fin de journée. Quoi de plus normal ? Personne ne pouvait le suspecter. De quoi d'ailleurs, il ne commettait aucun crime après tout. Il partait. Il jeta son téléphone portable dans une poubelle. Il prit un bus au hasard, descendit au terminus, entra dans une brasserie et commanda à dîner. Soudain tout lui sembla exotique, vivant, palpable. C'était ça la vie, il fallait de la nouveauté pour se sentir exister à nouveau. Quel plaisir que les bruits de conversations autour de lui, mêlés aux cliquetis des fourchettes, aux cris des serveurs. Il ingurgita une grande quantité de

nourriture, comme en prévision d'un long jeûne et termina son paquet de cigarettes sur la terrasse. Il regardait les passant avec assurance, presque avec hauteur, étaient-ils capables de faire ce qu'il faisait ? Avaient-ils idée, ces gens-là, de sa richesse intérieure.

Il quitta la brasserie et marcha longtemps. Il était heureux, plus heureux que jamais. Sa vie avec elle semblait loin derrière. Il vit un banc entouré d'arbres et s'y assit. C'était reposant, le quartier était paisible et quelques oiseaux chantaient encore avant la nuit noire. Il pensa avec joie qu'il ne rentrerait plus jamais dans l'appartement, qu'il n'aurait plus jamais à remettre le plaid sur le canapé avant d'aller dormir, qu'à présent il se nourrirait aux heures qui lui convenaient, qu'il se laverait avec un savon de Marseille. Quelle petite vie il avait vécue ! Le sentiment de liberté qui l'habitait à cet instant était d'une intensité et d'une nouveauté qui le plongeaient dans un ravissement indescriptible. Comment avait-il pu vivre autrement jusque-là ? Comment et pourquoi accepter autre chose que cela : l'entièrre liberté, la solitude salvatrice, la jouissance permanente ? Il fallait redevenir un homme, laisser derrière soi la vieille peau de compromis.

Il décida d'aller au cinéma. Il travaillait tôt le lendemain et alors ? Il choisit un grand complexe, un de ces lieux où l'on trouve à voir et à consommer. Il entra dans une salle qui jouait un film d'action pour grand public car il avait besoin de bruits, de cascades, de grands sentiments faciles, de bons et de méchants. Il s'assit à côté d'une femme seule. Il fut certain, à la seconde où il s'installait, qu'elle était sensible à sa présence. Il le devina grâce à un

imperceptible mouvement de son corps, à une tension omniprésente. Cela fit qu'il n'arriva pas à suivre le film. Il ne pensait qu'à la manière de créer un contact. Il laissa son avant-bras sur l'accoudoir, tout contre elle, et elle ne se décalta pas d'un millimètre. Ceci l'encouragea, mais que faire de plus ? Il aurait dû prendre des pop-corn pour lui en proposer. Il bougea le pied dans l'espoir de frôler le sien. Il sentit quelque chose et cessa tout mouvement, espérant qu'elle fasse plus qu'accepter passivement ce pied, qu'elle l'encourage. Les deux heures de film furent deux heures de tension, d'espoir, de sens en alerte. Il avait chaud et ne savait interpréter les fourmillements qu'il ressentait dans le bras, dans le pied droit. Avait-elle imperceptiblement bougé vers lui ? Quand la lumière se ralluma il n'osa pas tout de suite tourner la tête. Son regard se porta sur ses pieds et il découvrit que le droit était en réalité contre le pied du siège de devant, bien loin de celui de sa voisine qui ne tarda pas à se lever et à partir.

L'homme se sentit alors à nouveau très fatigué. Il se leva péniblement, sortit du cinéma et s'engouffra dans la bouche de métro la plus proche. Quand il sortit à l'air libre il prit une grande inspiration qui ne le détendit pas. Première à droite, puis deuxième à gauche, le porche vieillot, l'interphone : *c'est moi*. Elle l'attendait, elle avait essayé de l'appeler, pourquoi n'avait-il pas répondu ? Il expliqua qu'il avait été retenu au travail, qu'il venait de constater qu'il avait perdu son portable, qu'il était désolé du retard. Dehors, le vent soufflait fort.